

» chasser de ce monde , et de le tourmenter  
 » encore durant toute l'éternité dont on nous  
 » menace ».

Le cacique la fit garder à vue , fit vérifier le fait , assembla les vieillards , et l'on mit en question le genre de mort qu'on lui ferait subir. Ces délais parurent trop longs à la furieuse Holuara. On avait apporté , chez le cacique , le couteau dont elle s'était servi pour égorger son amant. Cet instrument fatal était sous ses yeux. Elle trompe ses surveillans , s'empare du couteau , se le plonge dans le sein , et meurt sur-le-champ. Tout le monde plaignit son sort ; mais cette horrible aventure n'étonna personne.

---

### L E T T R E X X I I I .

CONSEIL SUPRÊME DE CASTILLE , ET AUTRES TRIBUNAUX.

---

**L**E conseil suprême de Castille est célèbre dans toute l'Europe , et n'y est que fort peu connu. Je vais , par cette raison , vous en parler avec une sorte de détail. C'est un tronc  
 qui

qui sert de souches à diverses branches. Il faut vous les faire connaître.

Le conseil d'état, établi par Charles V, en 1526, a toujours été composé de personnes qui joignent à la noblesse du sang l'expérience dans les affaires, et l'avantage d'avoir occupé les premières places de la monarchie. Le nombre de ces conseillers n'a jamais été fixé. Il est aujourd'hui composé de douze membres et d'un secrétaire. Ce conseil s'assemblait autrefois les mardis, les jeudis et les samedis; plus souvent même lorsque les circonstances l'exigeaient. On y discutait les affaires les plus intéressantes de la monarchie. A présent, il ne s'assemble que quand le roi l'ordonne; lorsqu'il y assiste, il se place sous le dais, et les conseillers se placent aux deux côtés de sa majesté, assis plus près ou plus loin d'elle, selon la date de leur réception. Tous les conseillers d'état sont traités d'excellence, même sans être grands d'Espagne. Leurs honoraires sont de trente-quatre mille livres. Le secrétaire en a douze mille cinq cents. Plusieurs princes du sang royal ont occupé, autrefois, des places dans ce conseil; honneur qu'ils n'ont jamais fait à aucun autre tribunal.

Le conseil de Castille est celui que les rois d'Espagne appellent par excellence, notre conseil.



Il fut établi par le roi Saint-Ferdinand, en 1245. Il est aujourd'hui composé d'un président ou gouverneur, de vingt-neuf conseillers, de trois procureurs-généraux, et de plusieurs subalternes; savoir: de rapporteurs, de greffiers, de substituts, de procureurs-généraux, etc. A l'égard du titre de président, il n'a lieu que quand le conseil est présidé par un grand d'Espagne; s'il l'est simplement par un évêque ou quelqu'autre particulier, celui-ci n'a que le titre de gouverneur.

Ce conseil est distribué en cinq chambres, dont les deux premières sont appelées chambres du gouvernement; la troisième, celle de quinze cents; la quatrième, celle de justice, et la dernière, celle des provinces. La nature des affaires qu'on discute dans chacune de ces chambres, est très-analogue aux noms qui leur ont été donnés. Par exemple, on rapporte dans les deux premières, dites du gouvernement, toutes les affaires qui regardent les ecclésiastiques, et tout ce qui concerne la discipline de l'église. On y délivre les lettres d'avertissement pour les évêques et les autres prélats. On y examine si les grands d'Espagne se conforment ou non aux provisions accordées par ce conseil, sur-tout lorsqu'elles sont fondées sur les lois du royaume.

C'est là , enfin , qu'on traite de tout ce qui regarde les forêts, les pépinières , les plantations d'arbres , et autres objets économiques. Au surplus , comme il est nécessaire que ces chambres soient instruites à fond sur tous les objets , elles entretiennent avec les provinces la plus exacte correspondance.

La chambre des quinze cents s'occupe à revoir les procès dont on a interjetté appel ; mais elle n'admet point, pour l'ordinaire, les appels pour les causes criminelles, ni même sur les causes civiles , lorsqu'elles ont été décidées deux fois contradictoirement par des juges compétens. Il faut aussi que l'affaire soit des plus compliquées , qu'il s'agisse d'un capital au-dessus de six mille castillans d'or , valant de notre monnaie , plus de vingt-quatre mille livres. Lorsqu'il ne manque à la cause aucune de ces circonstances, l'appelant consigne d'avance une somme de quinze cents castillans d'or , et l'appel est admis. C'est cette consignation qui a fait nommer ce tribunal la chambre des quinze cents. Les affaires criminelles, la confirmation des réglemens de toutes les villes du royaume, etc. sont portés à la chambre de justice. A celle de province, viennent par appel toutes les affaires des juridictions subalternes. Toutes les causes, sans exception, doivent

être décidées d'après les lois du royaume. On consulte aussi d'anciens jugemens, soit imprimés, soit manuscrits, qu'on garde dans les archives, et qui ont été rendus autrefois dans des cas pareils. C'est une espèce de supplément aux lois. Chacun des conseillers est obligé de dire son avis sur l'affaire qu'on décide. On a cru devoir commencer par les plus jeunes, pour que leurs suffrages ne soient point entraînés, sans nul examen, par ceux des plus anciens.

La première chambre est composée du président ou gouverneur, de douze conseillers, et de trois procureurs - généraux. La seconde chambre est composée de quatre conseillers ; la troisième, de cinq ; la quatrième, de quatre, et la cinquième, d'un pareil nombre.

Outre ces différens objets, la chambre de Castille connaît aussi de tout ce qui concerne la librairie et l'imprimerie. C'est également à ce tribunal que les avocats sont examinés et reçus. Voici quelle est la forme de cet examen.

On donne au récipiendaire la communication d'une cause quelconque, dont il doit exposer au conseil le pour et le contre, au bout de vingt-quatre heures. Les conseillers le questionnent encore sur différens articles de la jurisprudence. Si l'on est satisfait de son rap-

port et de ses décisions , alors on reçoit son serment , et on lui expédie le titre d'avocat.

Le conseil de Castille nomme encore les professeurs des universités de Salamanque , d'Alcala et de Valadolid , depuis l'année 1623. Jusqu'alors cette nomination avait dépendu des étudiants ; mais un pareil usage entraînait bien des abus , et ces mêmes abus le firent supprimer. Enfin , le tribunal dont nous parlons , a encore l'inspection sur tous les collèges et toutes les universités d'Espagne : on voit , par tous ces détails , que presque tout ce qui constitue l'intérieur de la monarchie , tout ce qui regarde le bien public , le gouvernement et la police du royaume , est du ressort de ce conseil.

C'est toujours lui que le roi consulte sur les lois qu'il juge à propos de publier. Une observation bien digne d'être faite , c'est que ce conseil va , tous les vendredis (lorsque le roi est à Madrid) , lui rendre compte de toutes les affaires qu'il a expédiées dans le cours de la semaine précédente. Alors tous les membres du conseil s'asseyent , et même se couvrent. Les honoraires de chacun des conseillers sont d'environ quatorze mille livres.

Je dois observer que le président de Castille , conjointement avec les autres membres du

même conseil, tous choisis par le roi, composent celui qu'on nomme la *chambre de Castille*, chambre où l'on décide les affaires les plus graves de la monarchie. Ce conseil, créé par l'empereur Charles V, et sa mère la reine dona Jeanne, en 1548, fut porté, dès l'an 1552, au degré d'élevation où il est aujourd'hui. Le nombre de ses membres n'est pas déterminé : ils ont mille écus de plus d'appointemens. Ce tribunal a trois secrétaires ; les honoraires de celui qu'on appelle du *Parronat d'Aragon*, sont de 15,000 liv. Ceux de celui qu'on nomme du *Parronat de Castille*, sont de 18,000 liv. Le secrétaire de *Grace et de Justice* jouit de 24,000 liv.

C'est le conseil qui propose à sa majesté les sujets qu'il convient de nommer, tant aux évêchés et autres dignités ecclésiastiques, qu'aux emplois, charges et offices du royaume. Le nombre en est si grand, que don Alonze Nîmnez de Castro, dont nous avons tiré ce détail, ne balance pas d'assurer qu'il passe soixante mille.

Le même président de Castille est également le chef d'un bureau ou plutôt d'un conseil institué pour veiller aux intérêts des veuves et des orphelins de ministres.

Il existe, en outre, un tribunal qu'on appelle des *Alcades*, ou juges de la cour; celui-ci peut être regardé comme une sixième chambre criminelle du conseil de Castille; les plus anciennes lois du royaume en font déjà mention : on y décidait même, autrefois, toutes les affaires civiles et criminelles; car le conseil de Castille ne s'occupait alors que du gouvernement du royaume. Ce tribunal des alcades est aujourd'hui composé d'un gouverneur, qui est toujours un membre du conseil de Castille, de douze *alcades* ou *juges*, et d'un procureur-général. Cette chambre décide toutes les causes criminelles, tant de la ville de Madrid, que de ses environs. On ne peut pas appeler de ses décisions à aucun autre tribunal. De ces douze juges, les huit qui sont les plus anciens ont inspection sur les huit quartiers qui partagent maintenant Madrid. Les honoraires de ces huit juges sont de 10,500 liv.; les quatre autres n'en ont que 9,000.

Telle est l'étendue des fonctions du conseil suprême de Castille : celles de son président vont encore plus loin, et ses prérogatives sont uniques dans leur espèce. Il représente immédiatement la personne du roi. Il connaît de toutes les affaires qui regardent l'administration

de la justice et le gouvernement de la monarchie. Comme un fidèle surveillant, il examine si les commandans, les juges, les intendans des provinces, etc. s'acquittent de leurs devoirs. Il assemble extraordinairement le conseil, en son hôtel, toutes les fois qu'il le juge convenable; et celui de la *chambre de Castille* se tient tous les jours chez lui. Il va les vendredis, à la tête du conseil, informer le roi de ce qu'il a décidé dans le cours de la semaine; mais ensuite il reste seul avec le monarque, et lui expose, après s'être assis sur un tabouret, tout ce qu'il estime convenable pour le bien de la monarchie.

Celui de la guerre est à présent composé de vingt personnes, deux procureurs-généraux et un secrétaire. Le conseil se distribue en deux chambres; celle dite la première, qu'on nomme *gouvernement*, est formée de dix-huit conseillers, de deux procureurs-généraux et du secrétaire. Presque tous les conseillers sont ou lieutenans-généraux, ou inspecteurs, ou intendans des armées, tant de terre que de mer. Aussi est-ce là qu'on décide toutes les affaires qui concernent les deux objets. Dans l'autre chambre, appelée de *justice*, composée seulement d'un lieutenant-général et de trois jurisconsultes, on décide toutes les affaires qui sur-

viennent parmi ceux qui jouissent de prérogatives militaires. Les conseillers de guerre ont les mêmes honoraires que les membres du conseil de Castille ; au surplus, on regarde ce conseil de guerre comme le plus ancien de tous les conseils d'Espagne : on en attribue l'établissement au roi don Pélage. Les historiens espagnols racontent que ce prince, à la tête de mille soldats choisis, attendit une armée nombreuse de Maures ; qu'il se renferma dans une vaste caverne pour y soutenir le premier choc ; qu'il les chargea à son tour, avec tant de bravoure, qu'il en fit périr plus de vingt mille sur le champ de bataille, et dispersa le reste. On peut donc presque assurer que le conseil de guerre fut établi lors même que Pélage relevait la monarchie d'Espagne. Il est du moins constant que ce prince ayant échappé au commun désastre, lors de la bataille de Xerez, il rassembla le petit nombre de ceux qui purent se soustraire au fer et au joug des Sarrasins ; qu'il alla s'établir avec eux sur les montagnes les plus escarpées des Asturies, et que là ils le choisirent pour leur souverain. Il est à présumer qu'il tint souvent conseil, avec ses nouveaux sujets, lorsqu'il fallait tenter quelque expédition. Et de-là, peut-être, est dérivé ce conseil de guerre, dont la première époque nous est inconnue.

## CONSEIL DES ORDRES.

Les ordres militaires d'Espagne sont redevables d'une partie de leur éclat à l'établissement du conseil des ordres. Il fut créé, en 1489, par les rois catholiques don Ferdinand et Isabelle. Ce tribunal est composé d'un président, de huit conseillers, d'un procureur-général, d'un secrétaire, d'un receveur-général et d'un grand-huissier. Il s'y trouve, de plus, quatre chevaliers procureurs-généraux de différens autres ordres militaires. On y décide toutes les affaires civiles et criminelles de ces ordres, et tout ce qui a un rapport avec l'observance des statuts faits aux chapitres-généraux. En un mot, c'est le chapitre qui dirige la juridiction spirituelle et temporelle, tant des commanderies, que des couvens de religieux et de religieuses de ces mêmes ordres. C'est également lui qui propose à sa majesté les sujets pour les prieurés et d'autres bénéfices qui en dépendent. Chacun des membres de ce conseil jouit de douze mille livres pour ses honoraires. La chambre, nommée apostolique, est, en quelque manière, une autre chambre du conseil des ordres, puisqu'on n'y décide que des affaires relatives à ces différens corps.

## CONSEIL DES INDES.

Les conquêtes que firent les Espagnols, vers la fin du quinzième siècle, tant en Amérique qu'en Asie, engagèrent Ferdinand le catholique à établir, en 1511, le conseil des Indes. Il fut ensuite mis sur un meilleur pied par Charles V, en 1524. C'était le seul moyen de maintenir l'ordre et d'administrer la justice dans une étendue de pays qui embrasse environ cinq mille lieues, et qui renferme tant de différens royaumes. Ce conseil est présentement composé d'un grand chancelier des Indes, et de douze personnes les plus éclairées et les plus instruites dans tout ce qui concerne l'Amérique et les îles Philippines. Il a, de plus, deux fiscaux ou procureurs-généraux, et deux secrétaires qui entretiennent une correspondance exacte avec toutes les provinces du Nouveau-Monde. C'est par là qu'il est en état de décider toutes les affaires qui en émanent, soit civiles, soit criminelles, soit séculières, soit ecclésiastiques. Les membres de ce conseil jouissent des mêmes hono-  
raires que ceux du conseil de Castille.

## C O N S E I L   D E S   F I N A N C E S .

Philippe III sentit la nécessité d'établir un conseil des finances, pour mettre celles d'Espagne dans le meilleur état possible. Ce fut ce qui l'engagea à créer, en 1602, le conseil de ce nom, quoiqu'il eût trouvé une espèce de chambre des comptes que son père, Philippe II, avait instituée en 1574, et qui tenait alors lieu de conseil des finances. Ce conseil est composé de quarante personnes qui se partagent en quatre chambres; savoir : celle du gouvernement, celle de l'unique contribution, celle de justice et celle des comptes. Il serait trop long, et peut-être superflu, de détailler les occupations respectives de ces chambres; il nous suffira de dire qu'elles embrassent tout ce qui regarde l'administration et le recouvrement des deniers du roi. C'est encore ce conseil qui est chargé des baux pour les approvisionnemens de la maison du roi, ainsi que de toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires. Le tribunal, qu'on nomme chambre des comptes, examine l'emploi qu'on fait des deniers royaux, ceux qui ont part à l'administration, sans excepter même les ministres, vices-rois, ambassadeurs, etc. Les honoraires

des conseillers de finances sont de douze mille livres. Comme les finances ont un rapport immédiat avec la monnaie, les mines, et autres objets économiques, le président de ce conseil préside à la chambre qui embrasse plus particulièrement tous ces détails. Il suffit d'indiquer les noms des autres chambres ou tribunaux pour faire sentir le but de leur institution. Je dirai donc simplement, qu'il y en a un pour la régie du tabac ; un autre pour secourir les veuves, les orphelins et les mères des officiers militaires ; un troisième pour les veuves et orphelins de ceux qui occupaient divers emplois au service du roi. Ce sont autant d'encouragemens pour ceux qui se dévouent au service de l'état. Ils savent que, si la mort les prive des récompenses dues à leurs travaux, les personnes qui leur sont les plus chères en jouiront à leur place.

## CONSEIL DE LA CROISADE.

Une croisade projetée, et qui ne s'effectua point, donna lieu à un impôt qui subsiste encore. Il est vrai que les Espagnols n'avaient pas besoin d'aller chercher les Sarrasins jusqu'en Asie ; ils les avaient chez eux. Les Sarrasins ont été chassés d'Espagne, et cette guerre subsiste

encore. L'impôt, comme je viens de le dire, subsiste aussi ; mais il est si léger, et les prérogatives spirituelles et même temporelles que les pays y ont attachées sont si attrayantes, que les Espagnols regretteraient d'en être affranchis. Il n'exède pas douze sous de notre monnaie. Cependant le produit en est assez considérable pour avoir déterminé le souverain à créer un *conseil de la croisade*, ou de la bulle. Cette bulle est du pape Jules II. Ses successeurs l'ont toujours confirmée ; mais, pour établir l'ordre dans la perception et l'emploi des deniers, la reine dona Jeanne et don Ferdinand son père créèrent, en 1515, le conseil dont il s'agit. Ils donnèrent au président le titre de commissaire-général de la croisade, et lui accordèrent alors, ainsi que les papes, de grands privilèges. Ce conseil est composé d'un commissaire-général, d'un conseiller de Castille et d'un conseiller des Indes, qui font les fonctions d'assesseurs ; d'un secrétaire, d'un receveur, et d'un procureur-général. La juridiction de ce tribunal est des plus étendues : elle embrasse toutes les possessions en général du roi d'Espagne ; c'est-à-dire, un espace d'environ cinq mille lieues.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer ici, que le vicaire-général des armées de

mer, en Espagne, est le cardinal-patriarche. Il a soin d'envoyer dans chaque département un nombre suffisant d'aumôniers, tant pour desservir les hôpitaux de la marine, que tous les vaisseaux de guerre. Le régime espagnol, pour la classe militaire, s'étend du corps jusqu'à l'ame.

---

## LETTRE XXIV.

## ORDRE DE LA TOISON D'OR.

CET ordre, encore si recherché aujourd'hui, fut créé par Philippe duc de Bourgogne, dit *le Bon*, malgré tout le mal qu'il fit à sa patrie.

Il n'est pas fort aisé d'indiquer le motif de cet établissement; les uns croient que Philippe a voulu faire allusion à la toison de Gédéon, dont l'histoire était représentée dans les tapisseries de son palais; les mêmes que l'on expose encore tous les ans, à Bruxelles, dans l'église de Sainte-Gudule. D'autres prétendent qu'il avait en vue l'histoire de Jason, parce que la toison d'or y paraît plus analogue qu'à celle de Gédéon; et que, d'ailleurs, elle représente assez

bien la fertilité du pays que possédait Philippe. On remarque même que toutes les lettres du mot *Jason* sont justement celles qui commencent les cinq mois de l'année où l'on a coutume de recueillir les fruits de la terre, savoir : juillet, août, septembre, octobre et novembre. D'autres, enfin, ne craignent pas de donner à cet ordre une origine moins noble ; ils assurent que le duc l'institua à l'imitation de celui de la jarretière ; c'est-à-dire, en considération d'une dame de la cour qu'il aimait passionnément. Ils voudraient par-là prêter à cet ordre une origine aussi burlesque qu'à celui de l'annonciade. Mais il est plus vraisemblable, dit Pindo, dans le premier tome de son histoire de la toison d'or, que Philippe qui avait encore des idées de croisades contre les Musulmans, et qui projetait de passer en Syrie pour les combattre, fit, dans l'institution de cet ordre, allusion à ce projet. C'est du moins ce que l'on peut conclure, et de la patente dont nous avons fait mention, et du vœu que ce prince fit à Lille, pendant la solennité d'une grande fête, où l'on représenta les aventures de Jason. La noblesse des Pays-Bas s'était rendue à cette assemblée, et brûlait d'envie, comme son souverain, de signaler son courage contre les Turcs. Ce qui aide encore

à croire qu'il ne s'agissait point, dans cette institution, d'une plaisanterie plus que profane, c'est que le duc mit la toison d'or sous la protection de Saint-André.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1431 que Philippe dressa les statuts de son nouvel ordre; ils contenaient dès-lors soixante-dix articles, mais ses successeurs y firent, dans la suite, plusieurs changemens. Par exemple, il était dit, à l'article vingt-deux, qu'on solenniserait la fête, et qu'on tiendrait le chapitre de l'ordre, tous les ans, le jour de Saint-André apôtre; mais, vu la brièveté des jours d'hiver, l'intempérie de cette saison, et peut-être encore par d'autres motifs, il fut ordonné que cette fête se célébrerait tous les ans le 2 mai.

Charles, dit *le Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, et fils du fondateur, ordonna à son tour que les chapitres de l'ordre se tiendraient en tels lieux et en telle saison de l'année que lui et ses successeurs le jugeraient à propos; ce qui a toujours été observé depuis.

Ce même prince, dans le chapitre qu'il tint en 1473, voulut que les manteaux et les chaperons des chevaliers fussent à l'avenir de velours cramoisi doublés de satin blanc, et que, sous les manteaux, ils portassent également des robes

de velours cramoisi. Ces manteaux et ces chaperons n'étaient auparavant que de drap, et la robe de même étoffe.

Marie de Bourgogne, fille unique du dernier duc de ce nom, et qui, par sa mort, avait hérité de tous ses états, épousa Maximilien d'Autriche, qui parvint ensuite à l'empire. De ce mariage naquit Philippe d'Autriche : il épousa Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, qu'on nommait les rois par excellence, et réunit après leur mort les états du duc de Bourgogne à cette monarchie. Depuis cette époque, les ducs de Bourgogne ont toujours été grands-maîtres de la toison d'or. Ce même Philippe tint à Bruxelles, en l'année 1500, un chapitre de cet ordre, où il déchargea les chevaliers de payer désormais quarante écus d'or à leur réception, comme l'exigeait l'article soixante-deux de leurs statuts. Charles son fils, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles V, fit de si grands changemens à ces statuts, qu'on pourrait presque le regarder comme un nouvel instituteur de la toison d'or. Le nombre des chevaliers n'était encore que de vingt-quatre à trente. Il le porta jusqu'à cinquante-un en comptant le chef. Les chevaliers de cet ordre étaient autrefois élus à la pluralité des voix dans les chapitres. Philippe II

décida que la création des chevaliers ne dépendrait plus que de lui et des souverains de l'ordre. Il obtint du pape Grégoire XIII, le 15 octobre 1572, un bref qui lui accordait le pouvoir de conférer cette dignité, en tel temps et à telle personne qu'il voudrait, sans la participation des autres chevaliers.

Au reste, les rois d'Espagne et les papes ont gratifié cet ordre de très-grands privilèges. Philippe II accorda aux chevaliers de la toison d'or le pas sur toutes sortes de personnes, excepté celles des princes du sang et des têtes couronnées. Philippe IV y joignit les entrées de sa chambre. Le pape voulut, de son côté, que les femmes et les enfans de ces chevaliers eussent le droit d'entrer dans tous les couvens, prérogative qui n'en est une, que parce qu'elle fait exception à la règle générale. Un grand nombre de souverains ont paru flattés d'être admis dans cet ordre, et d'en porter les marques. C'est ce qu'ont fait tous les empereurs qui ont succédé à Charles V. Les rois de France François I<sup>er</sup>., François II, Charles IX; Edouard IV, Henri VII et Henri VIII, rois d'Angleterre; les rois de Bohême, de Hongrie, de Naples, de Sicile, de Portugal, de Pologne, de Danemarck, d'Ecosse, ainsi qu'un grand nombre de princes souverains

d'Allemagne et d'Italie , et enfin , depuis que la branche de Bourbon règne en Espagne , les rois de France , la famille royale , et plusieurs princes du sang portent les marques de cet ordre , institué par un simple duc de Bourgogne.

Le collier que le duc fit faire pour les chevaliers , et qu'ils doivent porter aux jours de cérémonie , est d'or , et composé 1<sup>o</sup>. de doubles fusils entrelacés de manière qu'ils représentent la lettre B , lettre initiale du mot Bourgogne ; 2<sup>o</sup>. de pierres qui jettent des étincelles , et de ces mots qui servent de devise : *Ante ferit quam flamma micet*. Il frappe avant que la flamme n'ait paru. La toison d'un mouton est encore suspendue à ce collier , avec cette devise : *Pretium non vile laborum*. Digne récompense des travaux.

L'empereur confère aussi cet ordre , et en observe les statuts comme on les suit en Espagne. Les espagnols ne reconnaissent en lui ce droit que comme un droit de tradition.

---

## LETTRE XXV.

OBSERVATIONS SUR TOLÈDE ET SA CATHÉDRALE.

**J**E suis à Tolède, mon ami. Vous m'invitez d'avance à vous dire quelque chose de cette ancienne capitale de la Castille, et sur-tout de sa gothique et superbe cathédrale. Je vais essayer de vous satisfaire.

Tolède est située à douze lieues de Madrid. Cette ville fut très-magnifique autrefois, et n'a pas encore totalement cessé de l'être ; mais, imaginez une favorite tombée dans la disgrâce : on la néglige, et elle se néglige. Madrid a totalement supplanté Tolède auprès du Souverain. Un archevêque le remplace ; c'est-à-dire, qu'il ne le remplace pas. Mais le palais des anciens rois, la cathédrale, nombre d'autres bâtimens magnifiques, tout cet ensemble donne encore une très-haute idée de ce que fut Tolède. On y compte quarante-un couvens, vingt paroisses et quatre collèges. On y voit une grande quantité de bâtimens de belle architecture, tant

gothique que vitruvienne, construits avec beaucoup d'art et de magnificence. Tolède renferme une telle profusion de colonnes de divers ordres d'architecture, et de différentes matières presque toutes précieuses, qu'on y en compte, dit-on, jusqu'à douze mille.

Les femmes de Tolède sont de la plus grande propreté. Elles ont un aussi grand soin de laver les carreaux des chambres où elles demeurent, que les assiettes où elles mangent; les appartemens sont carrelés, mais les carreaux de Tolède ont été de tous temps les plus estimés, tant à cause de leur dureté qu'à cause de leur éclat.

Tolède est environnée du Tage de tous côtés, excepté de celui du septentrion. L'auteur d'un voyage en Espagne n'est pas bien persuadé que les sables de ce fleuve renferment de l'or, ainsi que les anciens, sur-tout les poètes, l'ont avancé. Il croit cependant que si l'on pouvait détourner le lit du Tage, aux endroits qui environnent cette ville, on y trouverait des choses bien précieuses. Il est porté à le croire par la raison que la fuite précipitée des Romains d'abord, des Goths ensuite, des Maures après, et enfin des Juifs, pouvait bien les avoir engagés à jeter dans ce fleuve les sommes qu'il ne leur était pas possible d'emporter, et beaucoup d'autres choses

d'un grand prix. Il fonde encore son opinion sur ce qu'après de grandes crues de ce fleuve, on trouve parmi les sables, des médailles, des grains comme ceux de nos chapelets, différens petits outils pour les arts, et le tout d'or très-fin. Mr. Delas Infantas, doyen de l'église de Tolède et un des amateurs les plus curieux de son temps, avait soin d'enrichir son cabinet de toutes les choses rares qu'on trouvait journellement parmi les sables du Tage. Les gens du peuple s'occupent à cette recherche, et emploient, pour y réussir, les mêmes moyens que ceux des provinces méridionales de France, où l'on trouve aussi des paillettes d'or parmi les sables de quelques rivières. Tant il est vrai que la nature ne manque en aucun lieu de fournir aux hommes quelque expédient pour obvier à leurs besoins.

La cathédrale de Tolède est un très-superbe édifice, construit d'abord, ou du moins consacré, sous le règne de Récarade, en 587. Les Sarrasins ayant pris Tolède, en 714, firent de cette église une mosquée; elle redevint église en 1090. Lorsque le roi Alphonse VI reprit Tolède sur les Maures, quelques-uns d'entr'eux s'étaient réfugiés dans ce temple; mais l'archevêque don Bernard l'attaqua une nuit avec des gens armés, en brisa les portes, en chassa

les Maures, le bénit, et y érigea des autels. A cela près, le bâtiment resta tel qu'on l'avait tiré des mains des Musulmans, jusqu'au roi Saint-Ferdinand, qui le fit reconstruire d'après les instances de l'archevêque don Rodrigue. C'est ce fameux temple généralement admiré aujourd'hui, et qui mérite de l'être, tant par la majesté de son ensemble, que par la variété de ses détails et les ornemens qui le décorent intérieurement et extérieurement. Les peintures qui l'enrichissent sont plus modernes que sa construction. Nous les ferons connaître ailleurs. Revenons à l'architecture.

« Celle de ce temple est gothique, mais on  
 » admire la solidité, les proportions, et en  
 » même temps la légèreté de ses parties, quoique  
 » le tout soit bien souvent contraire aux prin-  
 » cipes de la saine architecture. Celle-ci, au  
 » surplus, pourrait être plutôt appelée alle-  
 » mande que gothique, puisqu'elle fut intro-  
 » duite par les allemands, plusieurs siècles après  
 » l'arrivée de ces anciennes nations du nord.  
 » C'est ainsi que pense Vasari dans sa *Préface*  
 » *des vies des peintres*. Il soutient qu'après que  
 » les architectes allemands eurent amélioré leurs  
 » formes rustiques, et que ce genre de progrès  
 » eut pénétré jusqu'en Italie, on construisit

» beaucoup de bâtimens dans ce goût là, savoir :  
» le fameux dôme de Milan, en l'année 1388,  
» la cathédrale de Sienne, Saint-Marc de  
» Venise, la chartreuse de Padoue, Sainte-  
» Pétrone de Boulogne. C'est aussi dans cette  
» même classe que je place, dit-il, la cathé-  
» drale de Tolède ».

La façade principale de ce temple offre à la vue plusieurs ornemens agréables, et un grand nombre de statues *sur des bases*, le tout délicatement travaillé. Plusieurs de ces statues sont dans les plus nobles attitudes, et leurs draperies sont très-déliées; les plis en sont délicatement faits; ce qui n'est pas ordinaire dans les ouvrages de ce genre, même longtemps après le rétablissement des beaux-arts en Europe. C'est aussi pour cela qu'on croit que cette façade, ainsi qu'un grand nombre de statues qu'on voit dans l'intérieur du temple, ont été faites dans des temps postérieurs et voisins du quinzième siècle; car on y remarque des attitudes et des plis qui ont un air semblable à celles de Luc d'Olande et d'Albert Duret; au point même qu'on dirait que c'est là-dessus que se modelèrent les deux fameux peintres que nous venons de nommer.

La façade qu'on nomme des lions, est dé-

corée aussi de beaucoup d'ornemens et de statues ; mais le tout est si parfaitement achevé, qu'on peut assurer, par ce qu'on voit encore ailleurs, que les plus fameux artistes de leur temps y ont travaillé. « C'est l'ouvrage de » Michel-Ange Buonarrota, qui est un des pre- » miers qui ait porté en Espagne le bon goût » des heureux siècles de Grèce et de Rome, qui » périt avec l'empire Romain, et qui fut réta- » bli en Italie sous le pontificat de Léon X ».

Les portes de cette façade sont couvertes de belles plaques de bronze, qui furent faites selon les modèles d'Alonze de Berrugnette. La sculpture du chœur ne laisse rien à désirer, ni aux curieux, ni aux professeurs mêmes, soit qu'on l'examine par rapport au nombre infini de gravures qu'il renferme, soit par rapport à l'élégance, le bon goût, et la finesse qui les distingue.

Philippe de Bourgogne mourut l'an 1543, lorsque l'ouvrage était presque achevé. Il y a dans ce chœur deux rangs de statues. Sur la corniche du premier rang, on a placé, tout à l'entour du chœur, des statues d'albâtre qui représentent les patriarches, les prophètes et d'autres saints de l'ancien testament. On en a travaillé aussi en bas-relief au dos du premier

rang des sièges ; elles représentent les apôtres , et en particulier les saints que ceux qui faisaient travailler à ce magnifique ouvrage avaient choisis pour patrons.

Ce temple est long de quatre cent quatre pieds , et large de deux cent deux ; il y a cinq nefs ; la plus haute de toutes est élevée de cent soixante-un pieds : on y compte quatre-vingt-quatre colonnes ou plutôt des groupes de colonnes , ou des colonnes posées les unes sur les autres selon la manière gothique.

Cet archevêché a toujours été rempli par des personnes de la plus haute naissance , ou par d'autres des plus distinguées dans les lettres et dans les vertus de leur état. Les princes du sang royal l'ont possédé aussi quelquefois ; savoir : don Sanche et don Jean , infants d'Arragon ; don Sanche , infant de Castille , et don Albert , archiduc d'Autriche ; et de nos jours , l'infant don Louis , frère du roi. On assure que le revenu actuel de cet archevêché passe 500,000 ducats. La cathédrale de Tolède renferme une grande quantité de morceaux précieux , soit en architecture , soit en peinture. Je ne la quitterai point sans vous les faire connaître. Elle offre d'abord aux regards un superbe mausolée de marbre ; c'est la sépulture des rois qu'on distingue

par l'épithète de vieux ou d'anciens, tels qu'Alphonse VII, empereur; Sanche le Désiré; Sanche le Brave, et l'infant don Pierre, fils du roi don Alphonse. Les urnes de ces princes sont placées, à une assez grande élévation, aux deux côtés de l'autel. C'est dans cette même chapelle qu'a été inhumé le cardinal Mendoze, archevêque de Tolède; et c'est une distinction dont aucun autre prélat, ni aucune autre personne d'un rang privé, n'a joui ni avant ni après lui. Ce mausolée est un très-grand morceau d'architecture; ses ornemens sont d'un travail délicat et d'un assez bon goût, vu leur date.

Dans la chapelle de Saint-Jacques est placé le magnifique tombeau du connétable don Alvaro de Lune, et de sa femme dona Jeanne de Pimontel. Celui du connétable est composé d'une grande urne, ornée de figures en bas-relief; mais ce qui paraîtra un peu singulier, c'est qu'on voit, au-dessus de cette urne, un lit, et dans le lit, une figure couchée qui représente le connétable armé en chevalier, et avec l'écusson de grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques. On voit aussi, à chaque angle de l'urne, des figures de marbre représentées à genoux et de grandeur naturelle. La beauté de leurs attitudes, et le mérite de leurs draperies, annoncent que, lors-

qu'elles furent composées, on touchait déjà à l'aurore du bon goût dans les arts. Le connétable mourut l'an 1453. Il était dans la plus haute faveur auprès du roi Jean II, lorsqu'il fit commencer ce mausolée ; à peine était-il fini, que le connétable fut arrêté, mené en prison à Burgos, et décapité à Valladolid.

Au côté gauche de l'autel, est le tombeau de sa femme, non moins magnifique que le sien ; elle mourut en 1485.

« La célèbre chapelle de *Notre-Dame du*  
» *Tabernacle* est un morceau achevé, et où  
» règnent la magnificence et le goût le plus ex-  
» quis. Cette chapelle fut construite d'après les  
» dessins et sous la direction de Jean-Baptiste  
» Monégro de Tolède, l'un des plus fameux  
» sculpteurs et architectes de son temps. Ses  
» talens brillèrent jusques dans Rome même,  
» où il était allé pour se perfectionner, après  
» avoir étudié, en Espagne, à l'école du fameux  
» Alphonse Berrugez ; mais il fut rappelé par  
» Philippe II pour travailler à l'Escorial, où il  
» a laissé, entr'autres morceaux d'architecture,  
» les statues des évangélistes que l'on voit aux  
» jardins du cloître principal. Il fit, de plus, les  
» six statues du portique, et celle de saint Lau-  
» rent qu'on voit à la façade extérieure ».

La chapelle de Notre-Dame du Tabernacle est , à proprement parler , composée de trois chapelles. La première est celle de Sainte-Marine , et sert comme d'entrée à la seconde ; la troisième est octogone. L'architecture est d'ordre composite. On y voit de très-beaux jaspes qui ont été tirés des carrières d'Espagne. Aux deux côtés de l'autel , sont placées de très-belles urnes sépulchrales ; c'est l'archevêque don Bernard de Sandoval qui a fait construire cette magnifique chapelle pour lui servir de sépulture.

La chapelle des Nouveaux Rois de Tolède. On la nomme vraisemblablement ainsi , parce qu'après que cette ville eût été reprise sur les Maures , il y eut quelques rois qui voulurent être enterrés dans cette chapelle. Celui qui la fit construire fut Henri II , fils naturel de don Alphonse , dit *le Conquérant* , et de dona Léonora de Gusman.

On peut voir aussi quelques autres peintures très-anciennes , dont l'histoire sacrée a fourni les sujets , et qui couvrent les murailles de la salle capitulaire d'hiver. On attribue ces différens morceaux à Pierre Berrugette , contemporain et rival du Perrugin ; mais le Perrugin eut pour élève Raphaël , avantage auquel le peintre espagnol n'a rien à opposer.

La même salle capitulaire offre, de plus, une suite de portraits de différens prélats qui ont gouverné l'église de Tolède. Ils sont tous peints à fresque, et quelques-uns de ces morceaux pourraient servir de pendans aux plus beaux portraits qu'ait jamais produits le Titien. Ceux qu'on estime le plus, dans la collection espagnole, sont les portraits des archevêques Cilicco, Tavera, Carauza, Guiroga, de l'archiduc Albert, de Looyza et de Sandoval. Parmi ces morceaux, il y en a quelques-uns du fameux Pantoja. Ceux qui sont les mieux peints se suivent par ordre de date. On pourrait donc, en parcourant cette succession, et en examinant avec soin le mérite de ces différens morceaux, reconnaître les différentes époques plus ou moins glorieuses pour la peinture; celle de ses essais, de ses progrès, de sa perfection; celle enfin où elle pencha vers sa décadence.

On ne voit pas, dans la cathédrale de Tolède, un aussi grand nombre de tableaux épars ou détachés que dans celle de Paris et dans quelques églises d'Italie. Presque tous les morceaux de peinture qu'elle renferme sont adaptés aux autels. On remarque, cependant, un tableau de l'Annonciation, placé auprès de la chapelle des Monzarabes, peint à la manière de Vincent

Carducho. On est également frappé d'un tableau de Saint Joseph et de l'Enfant Jésus , qui est d'Alphonse de l'Aréo ; et sur-tout celui de Saint Antoine abbé , peint à la manière de Tristan. Mais , c'est particulièrement dans la sacristie , et dans la chapelle de Notre-Dame du Tabernacle , qu'on doit chercher les plus belles peintures. L'anti-sacristie renferme toutefois deux très-beaux morceaux : l'un est le martyr de Saint André , peint par Vincent Carducho ; et l'autre , celui de Saint Pierre , par Eugénie Cazès. Ces deux tableaux sont de la plus grande expression , d'un dessin correct , et d'un coloris plein de force et de vérité.

Un mot , en passant , sur Eugénie Cazès. Il était né à Madrid , où il mourut vers le milieu du siècle dernier. Les tableaux qu'il fit , tant pour la capitale que pour les autres villes d'Espagne , lui acquirent une réputation très-grande et très-bien méritée.

Vincent Carducho , chevalier Florentin et peintre des rois d'Espagne , Philippe III et Philippe IV , mérite aussi de n'être pas oublié. Il fit , outre ses bons ouvrages de peinture , d'excellens dialogues sur cet art. Ils sont écrits en langue espagnole , et prouvent que l'auteur possédait également bien la théorie et la pratique  
de

de l'art qu'il professait. Il mourut à Madrid, en 1638, âgé de soixante ans.

Entrons dans la sacristie. On y remarque d'abord un des plus beaux morceaux de peinture qu'ait jamais produits Dominique Grecque. Il représente Jésus - Christ se dépouillant de ses habits peu de momens avant que d'être crucifié. L'ensemble de ce tableau, et sur-tout le mérite supérieur des têtes, ferait croire que c'est un ouvrage du Titien. C'est le jugement qu'en avait déjà porté M. Polomino, dans les Vies des peintres espagnols, et M. Polomino était lui-même un très-grand peintre, en même temps qu'il était homme de goût et d'érudition.

Quant à Dominique Grecque, il était grec d'origine; et c'est de là, sans doute, qu'il tirait le nom par lequel il est connu. Il souscrivait ses peintures dans sa langue et en caractères grecs. Il fut disciple du Titien, comme il est aisé de le reconnaître par ses meilleurs ouvrages. Il entendait aussi parfaitement la sculpture et l'architecture. On connaît de lui plusieurs excellens modèles dans ces deux genres. Mais il gâta, par la suite, le talent qu'il avait pour la peinture. Une folle vanité en fut la cause. Il était piqué d'entendre dire qu'il imitait le Titien, son maître; et, pour détruire cette opinion, il se fit

une manière qui n'était plus celle du peintre italien, mais qui nuisit beaucoup à la réputation du peintre grec. Ce fut, sans doute, alors que celui-ci travailla aux portraits des apôtres qu'on voit dans la même sacristie. Ils sont fort inférieurs aux premiers dont nous avons fait mention. Le Grecque mourut à Tolède, âgé de quatre-vingts ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Barthélemi. Il eut pour disciples les célèbres Tristan et Maino.

On aperçoit dans cette même sacristie, et dans un lieu trop élevé, trop obscur, un tableau digne d'être vu de plus près. C'est l'ouvrage du fameux Carle Maratti, qui mourut à Rome en 1713. Le tableau dont il s'agit représente l'Assomption de la Vierge, que différens anges, qui jouent de divers instrumens, semblent soutenir dans les airs. Ce morceau est peut-être le plus bel ouvrage de ce peintre, eu égard au mérite du caractère, du dessin et du coloris.

Au-dessus de la porte de cette sacristie, est un tableau peint par Pierre Orrente, et, à coup sûr, un des meilleurs qui soit sorti des mains de cet artiste renommé. Le peintre y représente Sainte Léocadie sortant du sépulchre. A côté de ce tableau, on en voit deux autres, d'une égale grandeur, et qui ont trait à la vie de cette

sainte. C'est François Ricci qui les a peints. On peut les regarder comme de très-bons morceaux ; le voisinage de celui d'Orrente leur fait tort. On remarque, dans celui-ci, une si grande énergie dans les attitudes, tant de finesse dans les teintes ; en un mot, tant de dextérité dans tout l'ouvrage, qu'on oublie, en le regardant, ceux qui l'avoisinent de plus près. La même sacristie renferme deux autres tableaux du même peintre, tous deux d'une moyenne grandeur ; mais dignes du premier par l'exécution. L'un a pour sujet la Naissance de Notre-Seigneur ; l'autre l'Adoration des Mages. Parmi les ouvrages des Bassans, Orrente, dans ces morceaux, paraît avoir voulu imiter les Bassans ; mais c'est plutôt un combat qu'une imitation. Non loin de là est un tableau du célèbre Pantoja, fait avec le goût, la correction et le coloris qui lui étaient ordinaires. Il représente Saint Augustin, environné de divers fondateurs d'ordres, tous à genoux, mais dans des attitudes heureusement variées. On voit, sur les murs de ce même lieu, une Fuite en Egypte, peinte à fresque par Jordan, et une copie excellente du Sépulchre de Notre-Seigneur, d'après le tableau original du Titien, qui est à l'Escorial.

De cette sacristie, on passe dans une pièce

non moins grande, mais toute garnie d'excellens tableaux. On remarque d'abord celui qui représente le Baptême de Jésus-Christ. Il est de Jordan, et du nombre de ceux que ce peintre envoya en Espagne, avant que de s'y rendre lui-même. Il serait facile de le prendre pour un des meilleurs ouvrages de Raphaël d'Urbain. Là sont aussi deux tableaux de Bassans; l'un de la Naissance, l'autre de la Circoncision de Jésus-Christ; tous deux dans la meilleure manière de ces peintres. On y voit encore une Sainte Inès, de Vandyck et une Samaritaine, de Rubens; outre un autre tableau de ce dernier qui représente une Notre-Dame assise sur un piédestal, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et entourée d'une cour de Saints et de Saintes qui semblent l'adorer. Je citerai encore deux autres morceaux précieux. L'un est un Crucifix peint par le Titien; l'autre l'Inhumation du corps de Jésus-Christ dans le sépulchre. Cet ouvrage est du fameux Bellini, mort en 1514, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ce tableau est une des choses les plus rares qu'on puisse remarquer en Espagne. Ajoutez que Bellini eut la gloire de former le Titien; et ce ne fut pas une de ses moindres productions.

Je vous parlerai, dans une autre lettre, des superbes ornemens portatifs qui enrichissent cette

église. J'y joindrai les détails d'une procession annuelle qui fait accourir à Tolède des curieux de presque toutes les provinces d'Espagne. On dirait que c'est, pour tout le royaume, un grand événement.

---

## LETTRE XXVI.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE DE  
TOLÈDE. PROCESSION FAMEUSE.

---

**V**OICI, mon ami, une de ces productions de l'art qui réunissent un double moyen de nous étonner ; d'abord, par la perfection du travail, et peut-être encore plus, par la prodigieuse quantité de riche matière dont elles sont formées. Je vous parle ici d'un superbe sarcophage tout de vermeil, et d'environ neuf pieds de haut. Il pèse, en total, sept cent quatre-vingt marcs. Il est orné de deux cent soixante petites figures, outre un fort grand nombre de bas-reliefs, le tout exécuté et placé avec une égale intelligence. Ce morceau est de figure exagone, et couronné par un dôme que soutiennent plusieurs colonnes,

posées sur ce qui forme la base de tout l'ouvrage. On est redevable de cette belle production à Henri d'Arfe , père et aïeul de deux fameux sculpteurs du même nom. Le premier sut exercer et chanter supérieurement son art. Il était , à-la-fois , grand sculpteur et bon poète.

Le sarcophage que je viens de vous décrire n'a pas encore un siècle de date : c'est vous dire qu'il est du bon temps. Quoi qu'il en soit , et malgré sa richesse , il n'est destiné qu'à servir de surtout à un autre morceau du même genre , tout d'or massif , qu'on emboite dans le premier. Il pèse environ soixante marcs. Celui-ci avait été placé dans une chapelle où un oratoire de la reine dona Isabelle. Il fut acheté , après sa mort , par le cardinal Ximenez , qui en fit présent à la cathédrale de Tolède , dont il était archevêque. Il n'est guères possible de déterminer la valeur intrinsèque de ce morceau , vu la quantité de pierres précieuses dont il est enrichi ; et le mérite de son exécution ajoute infiniment à sa valeur idéale.

Ce n'est pas encore tout , ces deux pièces , emboîtées l'une dans l'autre , sont posées sur un tabernacle d'argent , qui a été travaillé dans le temps que l'infant don Louis était archevêque de Tolède. On place , dans cette niche précieuse ,

le soleil qui renferme le Saint-Sacrement, et elle sert à le porter en procession le jour de la Fête-Dieu. On conçoit sans peine qu'il faut, pour cet effet, un grand nombre de personnes.

La même chapelle, qui renferme ce rare et volumineux morceau, offre aussi une prodigieuse quantité d'urnes, de reliquaires, de statues de saints, le tout d'argent, et qu'on porte également en procession. Si l'on joint, à tout cela, le grand nombre de calices, la plupart d'or massif et garnis de pierres précieuses; la multitude d'encensoirs, de chandeliers, de croix, de patènes, de porte-paix, etc., que renferme cette même chapelle, il n'est personne qui n'en demeure étonné. On ne le sera pas moins, si l'on examine les couronnes, les bracelets, les rubis, les diamans et autres bijoux précieux qui sont là en réserve pour orner, dans le cours de l'année, l'image de la Vierge. La statue est d'ailleurs placée sur un trône d'argent, qui pèse deux mille cinq cents marcs. Le travail en est des plus délicats, et a coûté plusieurs années à Virgile Fanelli, qui le termina en 1674.

On peut aussi compter, dans la même cathédrale, plusieurs douzaines de lampes de vermeil ou d'argent. Presque toutes sont le fruit de quelque vœu, et dès-lors on n'a rien épargné,

tant pour la matière que pour la façon. Aussi presque toutes sont-elles d'un très-bon goût. D'ailleurs, comme le chapitre de Tolède, a de tout temps, bien récompensé les artistes, ceux d'Espagne, et même ceux des autres pays, accouraient volontiers dans cette ville; et c'est de là qu'il existe dans la cathédrale des chefs-d'œuvres en tout genre. Nous finirons par dire que dona Marie - Anne de Neubourg, reine d'Espagne, et épouse de Charles II, fit à l'église de Tolède un présent aussi riche que remarquable par son espèce. Ce sont quatre globes d'argent, surmontés de très-belles figures qui représentent les quatre parties de l'univers.

Toutes ces richesses ne sont exposées complètement aux regards du public que dans un seul temps de l'année, c'est celui de la Fête-Dieu. Il se fait alors, à Tolède, une procession digne, par sa magnificence et ses autres détails, qu'on en fasse mention ici. Nous le ferons d'autant plus volontiers, que le rapport des temps et des circonstances peut jeter un nouvel intérêt sur cette description.

Nous dirons d'abord qu'il y a peu de cérémonies publiques où l'on se rende avec autant d'affluence et d'aussi loin. On y vient de plus de vingt lieues à la ronde; et les étrangers qui se trou-

vent à Madrid , accourent à Tolède avec non moins d'empressement que les nationaux. C'est, pour cette ville , un temps de circulation et de récolte. Voici l'ordre de cette procession.

Un quart-d'heure avant qu'elle ne commence, tout le clergé de chaque paroisse , et tous les religieux de chaque couvent de cette ville ( le nombre de ces couvens est immense ), se rendent à la cathédrale. Chaque prêtre et chaque religieux porte à sa main un gros flambeau , et chacun de ces corps fait porter , par ses sacristains , les reliques dont il est en possession , particulièrement celles du patron qui le distingue d'un autre corps ; à sa suite est un bon nombre de musiciens qui chantent les hymnes du jour. Le clergé est précédé par les corps de métiers , dont chacun fait porter à sa tête un riche étendart où est représenté le patron qu'il a choisi. Ceux-ci sont encore précédés par un grand nombre de confréries , et celles-là par les enfans orphelins.

Après le clergé des paroisses et les corps religieux , viennent les différens ordres de la ville , dont chaque membre est richement habillé et porte un flambeau à la main. Parmi ceux-ci , se trouvent entremêlés différentes troupes de danseurs qui , au son d'une très-belle musique , font alternativement retentir l'air du chant de

quelques cantiques, et exécutent, avec leurs castagnettes de très-jolies danses, pour imiter, sans doute, le roi prophète qui, comme on le sait, dansait devant l'arche. Après ceux-ci viennent encore d'autres troupes qui représentent les principaux personnages de l'ancienne loi. Par exemple, vous remarquez ici, en deux bandes, les soixante-douze vieillards, et plus loin les prophètes, tous vêtus de riches aubes. Vous voyez, d'un côté, la représentation du lion que Samson étouffe, et de l'autre, celle du géant Goliath que David tue d'un coup de fronde.

A propos de géans, j'observerai que ce sont eux qui ouvrent la procession. Il y en a, de chaque côté, une douzaine, suivis d'autant de nains. Il est inutile d'observer que ces géans sont factices ; mais ils renferment dans leur intérieur, des hommes d'une taille ordinaire, qui les font mouvoir avec tant d'ordre et de symétrie, qu'ils suivent avec la plus grande précision les airs que jouent différentes troupes de musiciens. De plus, on a su imiter jusqu'au dragon du temple de Dagon, le serpent qui séduisit Eve, etc. et l'on y voit un agneau représentant celui que Dieu fit manger aux Juifs avant que de leur faire passer la mer Rouge.

Divers saints personnages de la nouvelle loi sont également figurés dans cette procession ; tels, en particulier, que les douze apôtres et les quatre évangélistes. Nous ajouterons même que chaque évangéliste est suivi de l'animal qu'on lui donne pour symbole.

Tout ce cortège, si varié dans son ensemble, précède le nombreux clergé de la capitale, qui porte ou accompagne le Saint-Sacrement. Cette procession emploie deux heures pour décrire le cercle qu'elle doit parcourir ; mais elle est si nombreuse, que ceux qui en occupent la tête sont prêts à rentrer dans la cathédrale, quand le Saint-Sacrement en sort. Il est superflu d'ajouter que les rues sont ornées de tentures plus ou moins riches. C'est la même chose à Rome, à Paris, etc. Nous avons aussi en France quelques processions qui ont de la célébrité. Ceux qui les connaissent pourront, d'après les détails, les comparer avec celle de Tolède, si célèbre par elle-même.

---

## L E T T R E XXVII.

INVENTIONS DUES AUX ESPAGNOLS DANS DIFFÉRENS  
GENRES.

---

ON reproche en général aux Espagnols peu d'aptitude pour inventer, peu d'activité pour faire usage des inventions d'autrui. Ce double reproche me paraît également outré. Ils avaient un théâtre, je le répète, lorsque nous n'avions encore que des tréteaux. Nous puisions amplement chez eux dans le temps où ils ne trouvaient presque rien à recueillir chez nous.

Strabon, en parlant de l'Espagne, dit clairement que les inventions des machines pour tirer des mines les métaux, de même que les préparations nécessaires pour purifier l'or, toutes deux évidemment très-utiles, sont dues aux Espagnols. Il regarde même ces peuples comme très-supérieurs, dans ces sortes d'opérations, à tous ceux de l'univers.

On lit dans Pline, *liv. 25, chap. 8*, que les

Espagnols ont découvert plus de plantes médicinales que les autres nations.

Les Espagnols furent les premiers qui naviguèrent à la hauteur du pôle, en inventant des instrumens pour son observation, suivant Manuel Pimentel, dans son *Art de naviguer*.

Ce fut le comte Pierre Navarro qui imagina, pour l'attaque des places, l'usage des mines, invention terrible dont on ne prétend point faire ici l'éloge, mais qu'il est naturel de citer.

L'illustre Antoine Augustin a été le premier auteur de la science médailliste, qui est d'un si grand secours pour l'histoire, puisque la lumière que donnent les inscriptions, les figures et les ornemens des médailles, éclairent de grands espaces de l'antiquité, couverts auparavant d'épaisses ténèbres. Culvius Ursini le suivit en Italie, Wolfgang Ladius en Allemagne, Hubert Gothius en Flandres. Cette étude est ensuite passée chez les Français, qui la cultivent aujourd'hui avec beaucoup d'application. On voit, au contraire, que l'Espagne, où cette science utile a pris naissance, reste tranquille, sans qu'aucun de ses écrivains ait cherché à la perfectionner en rien. Ce n'est pas même en dire assez; je crois qu'il y a en Espagne très-peu de personnes qui sachent que c'est un Espagnol

qui a donné naissance à cet art , dont l'étude fait aujourd'hui , chez les étrangers , tant de progrès. Notre négligence pour tout ce qui intéresse notre gloire est étonnante. Le livre qu'Antoine Augustin a écrit sur cette matière , est devenu si rare que , l'année dernière , un anglais qui cherchait en Espagne des livres choisis pour quelques bibliothèques , et qui souhaitait fort d'avoir des exemplaires de celui-là , n'en put jamais trouver qu'un , pour lequel il donna cinquante pistoles , ajoutant qu'il paierait le même prix pour tout autre qu'on lui fournirait. Je voudrais que nous imitassions du moins les Rhodiens qui , suivant le rapport de Pline , ne faisaient d'abord aucun cas des ouvrages du fameux peintre Protogène , leur compatriote , mais qui commencèrent à les estimer dès qu'ils virent un étranger les acheter très-cher (\*).

La fameuse dona Oliva Sabino découvrit , il

---

(\*) Nous observerons que depuis le temps où Fei-ja a écrit cet article , le livre d'Antoine Augustin a été réimprimé , et qu'il est maintenant fort commun à Madrid. La science des médailles est aussi très-cultivée aujourd'hui en Espagne. C'est ce que prouvent aujourd'hui , en particulier , les ouvrages de don Louis Dominguez , et du père Joseph Florez , qui ont été généralement accueillis.

Y a deux cents ans, le *suc nerveux*, qui était resté caché à tant de milliers de médecins, et durant tant de siècles, jusqu'à ce que les yeux de linx de cette pénétrante espagnole aient vu cette liqueur subtile, à qui nous devons la conservation de la vie, tant qu'elle est dans son état naturel, et qui, par sa corruption, occasionne une infinité de maladies. Les Espagnols ont encore porté plus loin leur négligence, à l'égard de cette découverte, qu'envers les précédentes. Elle et son auteur ont été tellement oubliés ici, qu'elle s'est répandue dans le monde comme ayant été faite par un Anglais.

Les inventions de diverses machines construites par les Espagnols, en Amérique, pour l'écoulement des eaux des mines, la purification des métaux, le travail du sucre et du tabac, tous ces objets méritent qu'on en fasse ici une mention générale, mais il serait trop long de les détailler. Je parlerai seulement, en particulier, des fourneaux de Guamabilica et de la Havane, pour la distillation du vif-argent et la formation du sucre; on peut, au moyen de la disposition intérieure de ces fourneaux, et sans employer d'autres matières combustibles que de la paille, y entretenir un feu plus actif que s'il était avec du bois de chêne.

Il y a aujourd'hui, à Madrid, un ouvrier des plus ingénieux, appelé Sébastien Florez. « C'est » un maître serrurier qui a fabriqué et inventé » un tour, au moyen duquel on fait toutes » sortes de moulures sur quelques morceaux » de fer que ce soit, depuis une demi-livre » jusqu'à deux mille cinq cents livres pesant, » seulement avec le secours de deux hommes, » l'un pour tourner, l'autre pour mouler. Il » est parvenu à donner au fer une trempe » durable, et sur laquelle on travaille avec » autant de facilité que si c'était sur de la cire; » avec cette machine, on fait en un jour, ce qui » en demande dix sur d'autres tours, et ce » que l'ouvrier le plus habile pourrait finir en » quatre mois, en le travaillant à la main. Le » même homme a encore inventé des moules » pour mouler le fer, pour des bouquets, des bou- » tons, et divers ornemens de grille; de manière » que ce qui exige un jour du meilleur ouvrier, » s'exécute par-là en une heure, dans la plus » grande perfection ».

Le même ouvrier a aussi, dit-on, découvert une nouvelle méthode pour changer le fer en acier. On ajoute que l'examen en a été fait par des députés que la chambre du commerce a nommés à cet effet. Ils remirent à cet homme

une

une barre de fer, marquée d'un certain coin, et qu'il convertit promptement en acier du meilleur aloi.

Don Nicolas Penadoy Valeuzuola, natif de la ville de Moya, mathématicien de profession, très-habile ingénieur, et qui a été directeur de la monnaie à Cuenca, a perfectionné avec beaucoup d'intelligence, il n'y a pas long-temps, la machine dont on se servait en Hollande et en Portugal pour battre la monnaie : par ce moyen elle cessa d'être dangereuse pour les ouvriers, et est devenue plus douce et plus facile à faire mouvoir. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que quoiqu'il ait augmenté la puissance motrice de la machine, ce qui rend nécessairement le mouvement plus lent, on tire un quart de pièces de plus qu'auparavant.

Terminons la liste de toutes les inventions, par une autre, peut-être, encore plus admirable que toutes les précédentes. Il s'agit de l'art de faire parler les muets, qu'une surdité de naissance a rendu tels. C'est à l'ordre de Saint-Benoît que l'Espagne doit la gloire de cette découverte ; elle eut pour auteur François-Pierre Ponce, religieux du monastère royal de Sahagun. C'est ce qu'atteste notre historien Lemaitre Yopez, ainsi que François Vallez, dans sa *Philo-*

*sophie sacrée*, chap. 3; et Ambroise de Moralez<sup>1</sup>, dans le livre qu'il a écrit des *Antiquités d'Espagne*. Vallez dit, dans le témoignage qu'il rend du fait, que l'inventeur était non-seulement de sa connaissance, mais son ami. Ambroise de Moralez, qui a été témoin du fait, ajoute que le père Ponce avait procuré de la sorte la parole à deux frères et à une sœur du connétable, et à un fils du grand-juge d'Arragon; tous les quatre muets de naissance. « On leur parle, dit-il, » par signes ou par écrit, et, sur-le-champ, » ils répondent de vive voix. Ils écrivent aussi » très-bien une lettre et toute autre chose ». Moralez ajoute qu'il avait entre ses mains un papier écrit par un des frères du connétable, appelé don Pèdre de Velasco, dans lequel il détaille lui-même la manière dont le père Ponce lui avait appris à parler.

Cet art suit un ordre renversé relativement à la manière d'enseigner. Il est de règle que l'on commence par apprendre à parler, et ensuite à écrire; ici on fait tout le contraire. C'est après que l'on sait écrire que l'on peut apprendre à parler. On débute par l'écriture de toutes les lettres de l'alphabet; ensuite on instruit l'élève dans l'articulation propre de chaque lettre, en lui montrant l'inflexion, le mouvement et la

position de la langue, des dents et des lèvres, que demande cette articulation ; puis on passe à l'union de certaines lettres avec d'autres pour former des paroles.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'inventeur de cet art, c'est que non seulement il l'a inventé, mais porté à sa perfection (\*), suivant le témoignage d'Ambroise Moralez. Pour mieux comprendre la grande difficulté d'une pareille entreprise, il est bon d'observer que, dans les autres inventions, la première découverte étant faite, le raisonnement amène ensuite facilement les progrès ; au lieu que, dans l'art d'enseigner aux muets à parler, les progrès sont plus difficiles que le commencement. A peine fait-on dans l'instruction un pas qu'il n'ait coûté à l'auteur un grand effort d'esprit.

Mais, ajoute le père Fei-jo, il semble que les étrangers soient nés pour jouir plus que nous, à tous égards, des richesses de notre pays, même de celles que l'esprit a produites. L'art qui enseigne aux muets à parler a pris naissance en Espagne, et je ne crois pas qu'il y ait eu, en Espagne, depuis long-temps, quelqu'un qui se

---

(\*) Cette gloire, en France, était réservée à l'abbé Sicard, ami de la Dixmerie, et le mien.

soit adonné à le cultiver et à en faire usage ; tandis que les étrangers en ont tiré et en tirent journellement un grand parti.

Le père Fei-jo a raison de dire que quelques étrangers ont tiré un grand parti de cette dernière découverte ; mais il s'est trompé lorsqu'il a dit que ses compatriotes la négligeaient entièrement. Dès le temps qu'il leur faisait ce reproche , un d'entr'eux ( M. Pereyre ) célèbre par ses succès dans ce genre , avait déjà obtenu , de feu sa majesté *Louis XV* , une pension à titre de récompense. On peut même ajouter que son alphabet manuel a porté cet art au degré de perfection dont il est susceptible.

Ajoutons aussi que le secret pour faire l'acier est à présent très-répandu en Espagne , et surtout dans le royaume d'Arragon.

## L E T T R E   X X V I I I .

CONSEILS A UN JEUNE SEIGNEUR ESPAGNOL.

**J**E viens , mon ami , de faire une riche acquisition ; je viens , dis-je , d'acquérir la confiance d'un espagnol du premier mérite. Il a été longtemps secrétaire d'ambassade en France : il aime la France et les Français ; il aime notre

urbanité, nos mœurs douces, nos usages, nos spectacles, nos goûts si mobiles, nos modes si passagères, etc. ; mais (le croiriez-vous ?) il assure que si nous avons un jour le malheur de nous rembrunir, de nous livrer trop exclusivement à des calculs économiques et politiques, à raisonner en fait d'administration, comme on a si long-temps déraisonné en théologie, nous deviendrons la plus maussade et la plus extravagante des nations. Qu'en pensez-vous, mon ami ? Je n'en ai encore que le pressentiment ; mais je crains qu'il ne soit prophète.

Il est intimément lié avec un grand d'Espagne, assez instruit lui-même pour savoir l'apprécier. Ce seigneur a un fils, et c'est à la prière du père que mon sage s'est déterminé à tracer par écrit quelques leçons de conduite au jeune espagnol. Elles embrassent les seules professions que sa naissance lui permet d'embrasser, et commencent par quelques documens sur la manière de débiter dans le monde.

L'auteur possède à fond notre langue ; mais, obligé d'écrire en espagnol, il m'a refusé de se traduire lui-même. Je tâcherai de lui conserver, sinon son élégance, au moins sa précision. Mais je vous prévins que ces discours ne vous arriveront que partiellement, qu'à mesure que je

les aurai traduits. Je fais de mon mieux pour contenter l'amitié; mais je ne veux point trop violenter ma paresse.

### PREMIER DISCOURS

A UN JEUNE ESPAGNOL DE QUALITÉ, QUI ENTRE DANS LE MONDE ET DANS LA CARRIÈRE DES ARMES.

Vous entrez dans le monde, mon cher don Juan, et moi j'en sors : vous ignorez quelles routes vous allez suivre. Je ne connus pas mieux d'abord celles que j'ai suivies ; j'ai seulement par-dessus vous l'expérience de mes fautes : c'est , peut-être , avoir acquis le droit de vous offrir quelques leçons. Vous êtes confiant et facile, je le fus comme vous ; je fus trahi, vous le serez comme moi. Je fus assez orgueilleux pour ne me croire jamais dupe , vous le serez de même sans vous en douter. Vous irez d'un travers à l'autre sans imaginer en avoir changé. L'empire du ridicule n'offre que des routes contiguës : l'une mène à l'autre ; et tel a cru n'y faire qu'une légère incursion, qui en parcourut toutes les contrées.

Vous êtes frivole, ce ne serait pas un grand malheur ; mais vous êtes présomptueux, et

c'en est un. Vous avez , sur certains objets , quelques notions imparfaites , et vous croyez avoir des connaissances. L'on est bien éloigné de savoir quelque chose quand on croit avoir tout appris. Qu'en arrivera-t-il ? Vous perdrez l'occasion de vous instruire , pour ne chercher que celle de paraître instruit : vous interromprez lorsqu'il faudrait suivre ; vous déciderez lorsqu'il faudrait attendre qu'un plus habile que vous décidât. Vous serez très-content de vous , et , peut-être , ne mécontenterez - vous personne. La malignité a quelquefois son indulgence ; elle supporte les travers qui l'alimentent ; elle vous pardonnera d'être ridicule , comme le fripon pardonne à l'honnête homme d'être dupe.

Avez-vous bien remarqué le tourbillon qui vous entoure , ou plutôt qui vous entraîne ? Avez-vous quelque projet ? aucun : quelque plan de conduite ; encore moins. La société est pour vous un bal , où le ton dominant est celui du délire , où l'on passe d'un objet à un autre sans examen ; où l'on prend une folle ivresse pour de la gaiété , et le mouvement pour de l'action ; en un mot , où l'on passe le temps au lieu de l'employer , et où l'on croit gagner beaucoup , si l'on ne s'aperçoit pas de celui

qu'on perd. Le tonneau des Danaïdes, qu'elles s'efforcent toujours de remplir, et qui a été toujours vide, est l'image de cette manière d'employer le temps.

Quels sont vos amis ? Tous ceux qui ont vos goûts..... Je me trompe, vous n'agissez que par saillies; vous ne cherchez que ceux qui agissent de même. On ne veut point s'occuper, on veut s'étourdir; on cherche non des plaisirs, mais des dissipations; non la volupté, mais la débauche; non des émules, mais des complices. L'amour, je l'avoue, est une source de tourmens, lors même qu'il est bien traité. Vous seriez, cependant, trop heureux qu'il vous choisit pour une de ses victimes.

L'amour, j'entends l'amour véritable, est ami de la vertu et ramène à la décence; il n'égare point, il dirige: sa plus grande effervescence est moins dangereuse que celle de toute autre passion. C'est un accès fiévreux qui prévient ou qui dissipe toute sorte d'autres maladies.

Ne prenez point le change: vous ne connaîtrez jamais l'amour, si l'objet qui obtiendra vos vœux n'est pas digne de les fixer, mais si, en étant digne, il les rejette (ce qui est rare), le mal n'est pas encore irréparable. Vous gémierez, vous maudirez votre attachement; vous

deviendrez furieux , et bientôt vous serez guéri.

Cet échec vous sera utile ; vous aurez fait quelque temps divorce avec des habitudes condamnables. D'autres soins s'empareront de vous ; et peut-être en même temps d'autres écarts. Le pire de tous est celui de rester dans l'inaction. N'entendez-vous pas déjà quelque critique me dire qu'on ne s'écarte de rien quand on cesse d'agir ? On s'écarte de tout , lui répondrais-je ; et ce qui m'afflige bien plus que toutes les observations d'une pareille force , c'est , mon cher d'Alriane , que je vous vois tout prêt à prendre cette impassibilité pour la vraie contenance du sage. On ne sait bien , dites-vous , ce qu'on doit faire , qu'à force d'examiner ce qu'on fera. Il faut y réfléchir , sans doute , mais la nature se charge d'abrégier cet examen. Ecoutez la nature , écoutez-la bien , et vous ne serez pas long-temps indécis. Vous fûtes assez favorisé d'elle et de la fortune pour avoir à choisir. La route vous est ouverte pour arriver à plus d'un terme , et quelque parti que vous preniez , vous ne risquez pour ainsi dire pas de vous méprendre.

Votre naissance vous a jeté sans examen dans l'état militaire : vous ne sentez aucune répu-

gnance pour ceste profession ; et voilà tout : vous combattrez courageusement lorsqu'il faudra combattre ; vous serez un vaillant homme par honneur ; mais ce n'est pas encore assez : il faudrait être , par étude , un habile homme.

Quiconque s'arrête au milieu de la carrière , n'aurait jamais dû y faire un pas. Etudiez l'art de la guerre , ou ne soyez point guerrier , puisque vous n'êtes pas né dans la classe où le défaut d'éducation dispense de toute étude. On fit autrefois combattre les éléphants. Un seul d'entr'eux valait cent hommes , qui ne savaient faire usage que de leurs bras. Le canon remplace aujourd'hui les éléphants ; la timidité de l'homme lui fera toujours imaginer de nouveaux moyens pour éloigner de soi le péril. On ne veut plus combattre , on veut accabler. Hé bien ! scrutez dans tous ses détails cet art de destruction ; lisez , relisez tout ce que les anciens ont écrit sur ce terrible sujet. Ecoutez Xénophon , Polybe chez les Grecs ; César , Vegece , chez les Romains. Le premier joignant l'exemple au précepte , dans sa retraite des *dix mille*. Le second a été commenté de nos jours , parce que de bonnes maximes sont vraies dans tous les temps , et que le changement total des moyens ne change rien au fond de l'art. Le troisième , né pour

dominer sur tout ce qui l'environnait, et qui pouvait être le premier orateur de son temps, préféra d'être le premier capitaine de tous les siècles. Ses succès ne furent point l'ouvrage de la fortune. Il ne se reposa de rien sur elle. Ce qu'il parut lui abandonner fut seulement ce qu'elle ne pouvait lui ravir, ou du moins ce que la prudence humaine ne pouvait ni prévenir, ni même prévoir. Homme unique, pour n'avoir jamais rien négligé, et pour s'être montré encore supérieur à tout ce qu'il a fait. *Vegece*, compilateur exact, recueillit tout ce qu'on savait alors sur la tactique. Il ne crée point, il transmet. Son ouvrage est plutôt un répertoire qu'un traité.

*Vegece*, qui n'endossa jamais que la toge, qui ne vit, tout au plus, que des simulacres de combats. *Vegece* écrivit sagement, profondément, sur un art qu'il n'avait jamais pratiqué, ni vu pratiquer. Il prouva que le génie est plutôt fait pour dicter des préceptes que pour en recevoir. *Corneille* qui, peut-être, n'avait jamais vu manœuvrer un bataillon, étonna *Turenne* dans les scènes savantes et sublimes de *Sertorius*. *Corneille* était encore un de ces hommes privilégiés, qui font exception dans l'ordre naturel des choses d'ici-bas, comme les phénomènes

dans le cours ordinaire des révolutions célestes. L'art de la guerre a changé, et ce fut un moine qui opéra ce changement. Roger-Bacon-Robert Schuartz, cherchait peut-être toute autre chose, lorsqu'il eut le malheur de trouver la poudre à canon. Il fut lui-même foudroyé par le tonnerre dont il était l'inventeur. Mais son funeste secret ne périt pas avec lui. Le monde entier adopta ce nouveau moyen de destruction, comme un joueur avide s'empresse d'adopter le jeu qui accélère plus rapidement sa fortune ou sa ruine.

Il en résulta cependant un effet inattendu. Les combats devinrent, en apparence, plus menaçans, et, au fond, moins meurtriers. On cessa de s'approcher dès qu'on eut un expédient pour combattre de loin. Rendons cependant justice aux siècles éloignés. Le canon, substitué au bélier des anciens, ne fut destiné d'abord qu'à pulvériser des murailles. Les Turcs même ne se permettaient pas de le diriger contre des hommes. Ce fut Édouard III, roi d'Angleterre, qui en fit le barbare essai, à Créci. Il dut sa victoire à cette honteuse innovation. Elle prouva, en même temps, que le vaincu avait dû paraître bien redoutable au vainqueur.

Quoi qu'il en soit, tout changea encore dans

l'ordre des batailles, comme tout avait changé dans la forme des sièges. Ce fut presque un nouvel art. Qui le croirait ? Celui d'assiéger les places parut alors nous venir des Ottomans. Les plus fameux sièges furent entrepris par eux, et rarement ils échouèrent dans cette entreprise. Rhodès, si bien défendue, céda à leur patience, à leurs terribles efforts. Ils n'étaient ni moins redoutables, ni moins heureux dans les batailles. Les héros se succédaient chez cette nation nouvelle ; tandis que l'Europe, vieillie et toujours divisée, offrait une proie facile à son ambition. Une horde de barbares consternait, menaçait et instruisait le monde entier.

Il est vrai que Charles VIII et Louis XII, deux de nos rois, avaient brillé dans deux batailles livrées en Italie ; mais la valeur fit tout dans ces combats. L'art n'y entra pour rien. Le jeune Gaston de Foix déploya le premier les talens du grand capitaine, dans un âge où c'eût été beaucoup que d'en bien comprendre les ordres. Le fameux connétable de Bourbon fit plus encore par la suite, avec plus d'obstacles à vaincre, et moins de ressources pour en triompher. Il fut le premier, parmi les modernes, qui prouva qu'une armée réside particulièrement dans son chef, et qu'un chef habile ne manque jamais d'armée. Il créa plus

d'une fois la science. Il eut aussi de commun, avec Annibal et César, le rare talent de l'enchaîner à sa personne, encore plus qu'à sa fortune; il naquit tellement pour commander, qu'on se trouvait heureux et honoré de lui obéir. Depuis ce moment, l'art militaire parut enfin reprendre une forme, et s'appuyer sur des principes. On vit paraître Spinola qui, de simple négociant, était devenu grand général, en faisant revivre parmi ses troupes la discipline des anciens Romains; le duc d'Albe et le duc de Parme, tous deux grands à la tête d'une armée, tous deux cruels pour gouverner des provinces; Maurice, prince d'Orange, qui mit un terme à leur déprédation et à leurs succès, et qui fonda un état libre dans le séjour même de l'esclavage; les Guises qui, successivement, vengèrent et troublèrent la France; le duc de Rohan, commentateur, et quelquefois digne émule de César. Ce fut ce même duc de Rohan qui, dans la Walteline, gagna deux batailles en un jour, et dissipa deux armées dont la moindre était supérieure à la sienne. Le règne de Louis XIV nous offre presque autant de grands capitaines que de grands écrivains et de grands artistes dans tous les genres. Turenne puisa auprès de son oncle, Maurice prince d'Orange, ces savans principes qu'il déploya

depuis avec tant de succès et de gloire ; qu'il étendit même , parce que l'homme de génie ne sait imiter qu'en renchérissant sur ce qu'il imite. Homme vraiment admirable ! qui fit toujours beaucoup avec peu ; qui n'eut besoin que de faibles moyens pour opérer les plus grands effets ! Une petite armée , ayant Turenne à sa tête , ne redoutait rien. Turenne , à la tête d'une petite armée , osait tout , et l'événement justifiait cette mutuelle confiance.

Condé eut moins à faire que Turenne pour devenir ce qu'il fut. La nature le traita comme Alexandre. Elle le fit naître général , et lui donna le même caractère de génie qu'au héros macédonien. L'un et l'autre méditaient moins qu'ils n'effectuaient. Une impulsion heureuse leur épargnait la fatigue de réfléchir long-temps , ainsi que l'irrésolution qui en est souvent le résultat. Le moment les décidait , et les décidait toujours bien. Tous deux grands , mais tous deux faits pour être admirés , plutôt qu'imités. Leur exemple a fait éclore plus d'un guerrier téméraire , et pas un seul vrai général (\*).

---

(\*) La Dixmerie n'aurait point écrit cette phrase , sous le règne du grand Napoléon , le premier des généraux de tous les siècles.

J'en excepterai toutefois l'impétueux et brillant Luxembourg, qui osa tout, et qui ne put jamais être vaincu, même après avoir été surpris.

L'exemple de Turenne parut avoir beaucoup influé sur le sage Catinat. Il fut, comme lui, prudemment audacieux ; comme lui, peu courtois, et négligé, comme Turenne aurait pu l'être, s'il eût survécu à l'avantage d'être encore nécessaire. L'impulsion était donnée. Les principes de l'art étaient à peu près connus. On vit éclore depuis, plusieurs généraux vraiment habiles. Tel fut, entr'autres, le fameux duc de Malboroug.

Il avait été disciple de Turenne : il eut tout son flegme, toute son activité judicieuse, et fut encore, je ne dis pas plus grand, mais plus heureux que lui. J'ose croire, cependant, que l'art militaire a fait des progrès depuis ces grands maîtres. De petites armées firent autrefois de grandes choses ; de petites armées en dispersaient de grandes. C'est que celles-ci ne savaient que se battre, et que les autres combattaient. Aujourd'hui toute armée combat ; toute armée est nombreuse : il faut avoir la supériorité du talent et y joindre encore celui de faire mouvoir cette vaste machine, talent dont Turenne

et

et Condé n'eurent jamais lieu de faire usage. Un roi, qui a plus livré et gagné de batailles qu'aucun de ces généraux (je n'en excepte que César, et ce qu'il peut y avoir de plus glorieux est d'être mis en parallèle avec lui). Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, a fait plus encore ; il a imaginé de faire courrir la poste à une armée, et cet expédient sublime a sauvé ses états.

Je passe aux écrivains qui ont le mieux raisonné sur cet art terrible. Feuquières, un des plus caustiques, n'est pas un des moins estimés. Il écrivait sous le règne de Louis XIV, et ne fait grace à presque aucun de ses généraux. Il fut battu dans la seule occasion qu'il eut de commander en chef : nouvelle preuve qu'il est facile de reprendre, difficile de faire mieux. Son livre n'en est pas moins regardé comme le protocole des militaires ; ses observations critiques sont vraies, pour la plupart ; ses maximes le sont dans leur totalité. Un autre ouvrage qu'il faut lire, quoiqu'il ne soit point celui d'un Français, ce sont les Commentaires de Montécuculli, le même qui, après avoir battu les Turcs, vint arrêter les progrès de Turenne, et ne put être pris en défaut par Condé. On cite encore plus aujourd'hui son ouvrage que ses campagnes. C'est moins l'histoire de ce qu'il a fait, qu'un traité de ce qu'on

doit faire en pareil cas. Chez lui le précepte est encore plus étendu , plus instructif que l'exemple.

Ce fut d'après tous ses écrits , d'après sa propre expérience et ses propres idées , que le maréchal de Puységur composa l'ouvrage intitulé *l'Art de la guerre* , ouvrage où l'on trouve autant de méthode que dans l'art poétique de Boileau , et qui n'est pas moins nécessaire aux guerriers que ce dernier l'est aux poètes. Frédéric-le-Grand lui-même a chanté , en beaux vers , un art dont il donna tant de sublimes leçons par des exploits. Il existe encore d'autres écrits sur différentes branches de la tactique. Tous ne sont pas d'une égale force ; mais tous présentent quelques objets d'utilité. En un mot , ce ne sont point les leçons qui manquent à nos guerriers , c'est quelquefois le génie ; c'est encore plus souvent l'émulation. Je vous suppose l'un et l'autre , ne croyez pas être encore un homme bien respectable pour moi.

Vous aurez du courage ; vous porterez jusqu'au scrupule ce qu'on nomme le point d'honneur ; vous ne craindrez ni adversaire , ni ennemi , ni le pré , ni le champ de bataille ; vous persiflerez agréablement dans un cercle ; vous charmerez et tromperez les femmes ; vous aurez

beaucoup d'estime pour votre profession , beaucoup de mépris pour toutes les autres..... Cela doit-il suffire ? Est-ce par-là qu'on peut devenir essentiel à sa patrie ? Qu'on peut se tirer de la foule des guerriers vulgaires ? Non , c'est une route bien différente qui conduit à la renommée. Duguesclin et Bayard ne furent point des héros de toilette ; ils n'eurent qu'une passion dominante , celle de la gloire. Ils eurent cette simplicité noble qui sied si bien avec le vrai courage : ils protégeaient la société et ne la troublèrent jamais. Que nos guerriers n'oublient point que c'est le premier devoir de leur profession.

Elle-même est peut-être la première de toutes , puisqu'elle exige de plus grands sacrifices qu'aucune autre. Elle en est dédommée par la considération que lui porte un peuple né belliqueux , par l'éclat que font réjaillir sur elle ses succès , par celui que l'opinion attache à ses récompenses , par l'opinion elle-même , qui souvent exagère tout ; mais qui , plus souvent , remet tout à sa place.

Ne prenez pourtant point le change. Si vous n'avez d'autres sacrifices à faire que celui de votre vie ; si vous croyez que , pour servir l'État , il suffit de s'exposer courageusement au péril ,

vous vous trompez. Le couvreur fait , chaque jour , ce que vous ne faites qu'un petit nombre de fois dans tout le cours de vos années. La double somme de ces hasards mise dans une balance , je doute que le poids inclinât de votre côté. Mais si , au courage de vous exposer quand il le faut , vous joignez encore les lumières qui doivent diriger le courage ; si , dans une expédition qui vous sera confiée , vous savez suppléer au nombre par l'expérience ; pénétrer les vues de votre ennemi , lui cacher les vôtres ; prévenir de fâcheux hasards par d'heureuses combinaisons ; si vous savez comprendre les ordres qu'on vous donne , et vous décider par vous-même , quand vous n'êtes plus à portée d'en recevoir ; en un mot , si la guerre est pour vous un art , et non un simple métier , vous méritez notre estime ; vous méritez les honneurs que le représentant de la patrie donne à ceux qui l'ont bien servie et défendue. Mais , si vous les méritez bien , vous n'en serez pas plus orgueilleux.

---

## L E T T R E X X I X .

## L E B E R G E R D E V E N U M I N I S T R E .

N O U V E L L E E S P A G N O L E .

L E S nouvelles espagnoles vous plaisent , mon ami ; vous m'en demandez et ne cessez de m'en demander. Il est vrai que nulle contrée n'a vu éclore plus de nouvelles galantes que l'Espagne. Lui emprunter souvent des productions de cette espèce , c'est demander au figuier des figues et au rosier des roses. Mais l'anecdote qui suit n'est pas un jeu de pure invention , elle est historique ; la postérité de celui qui en est le héros jouit , même encore aujourd'hui , en Espagne , de hauts honneurs et de grandes richesses.

La Castille révère encore la mémoire d'Alphonse III. Il fut , en même temps , un grand roi , un bon roi , et un fort *chasseur*. Il pensait , avec raison , qu'un monarque peut se permettre quelques délassemens. Un jour , dans l'ardeur de ses exercices , il perdit sa suite et sa route. Il n'est point de rencontre indifférente pour

quiconque cherche son chemin. Alphonse aperçoit un jeune berger , et lui demande quelle route il doit suivre pour se rendre à la cour. Le berger la lui indiqua. Ce jeune homme avait un extérieur intéressant , et fort au-dessus de sa profession. Le roi en fut frappé. Il n'était pas même toujours nécessaire d'avoir un extérieur avantageux pour intéresser son ame. L'infortune était , auprès de lui , une recommandation suffisante. Il fit au jeune homme diverses questions , et en particulier sur son nom , son état , et celui de sa famille.

Je m'appelle Fernand , répondit-il ; j'ai vingt ans ; je suis né de parens pauvres : j'ai perdu ma mère dans mon bas âge ; elle s'appelait Gertrude ; elle ne m'a laissé que ce troupeau que vous voyez et ma houlette. Elle m'a dit en mourant : « Omon fils ! mon cher fils ! je ne regrette la vie que par rapport à vous. Je ne vous laisse point de richesses ; mais soyez honnête homme , n'ayez point d'ambition , et vous serez toujours heureux dans la médiocrité. Ressouvenez-vous des conseils de votre mère ; qu'ils soient à jamais gravés au fond de votre cœur ». En achevant ces mots , elle me recommanda à un de ses voisins , le pria de me tenir lieu de père à l'avenir ; ensuite elle appuya sur mon front ses lèvres

mourantes, et rendit le dernier soupir. Je perdis la meilleure des mères. Les larmes coulèrent des yeux du jeune père. Alphonse était vivement attendri. Mais, lui dit le roi, dans l'état où vous êtes, sans biens, sans appui, refuseriez-vous un sort plus heureux, si quelque grand seigneur vous l'offrait ? J'en connais un que je déterminerai aisément à vous obliger. Il se plaît à secourir l'humanité souffrante. Suivez-moi à la cour, je m'intéresserai à vous ; je veux contribuer à votre fortune. Non, lui répondit le berger ; rien ne peut me tenter. Je vis heureux tel que je suis ; je coule des jours tranquilles, je ne désire rien pour moi. Le roi sentit, par cette réponse, que Fernand ne pouvait être déterminé que par le tableau des avantages qu'il procurerait à sa famille ; c'est pourquoi il lui fit beaucoup valoir le plaisir qu'il éprouverait en faisant du bien à ceux que la reconnaissance ou d'autres sentimens pourraient lui rendre chers. Ce motif déterminâ le jeune et sensible Fernand. Il soupira, et demanda au roi la permission de reconduire ses moutons au hameau ; ce qui lui fut accordé. Le roi, qu'il avait remis dans son vrai chemin, continua lentement sa route, et Fernand ne tarda pas à le rejoindre. Il fut de plus en plus charmé de ses discours, et

se décida à l'attacher près de sa personne.

Ceux de la suite du roi, alarmés par sa longue absence, s'étaient répandus dans la forêt pour le chercher. Il fut rencontré par plusieurs de ses courtisans. Leurs respects, leurs empressements firent connaître au jeune berger que l'inconnu qu'il suivait était le roi lui-même. Son étonnement ne peut se décrire. Il se jeta aux pieds d'Alphonse, et lui fit, en tremblant, des excuses sur son peu de confiance et son premier refus. Alphonse lui tendit la main avec bonté, en l'assurant qu'il réaliserait toutes ses promesses, et qu'il le prenait pour toujours sous sa protection. Le roi fit donner à Fernand toutes sortes de maîtres; ses dispositions étaient si heureuses, qu'il fit, en peu de temps, les plus grands progrès. Le changement d'état, la faveur, la fortune, rien ne put jamais le faire varier dans ses sentimens, rien n'altéra la pureté et la simplicité de ses mœurs. Les arts, les sciences ne firent que développer en lui les qualités qu'il tenait de la nature.

Il chérissait plus le titre d'honnête homme, d'homme vertueux, que les vains fantômes de rangs, de grandeurs, qui ne sont que des ombres, et dont l'illusion, une fois détruite, ne laisse plus rien après elle. Le roi, qui avait

déjà élevé Fernand au grade de son favori, découvrant en lui, chaque jour, des qualités nouvelles, des connaissances que le temps et l'étude avaient perfectionnées, lui confia l'administration de ses finances. Fernand, pénétré de l'attachement le plus sincère pour son roi, se dévoua avec un zèle sans bornes aux devoirs de sa place. Comblé des faveurs du roi, il aurait été parfaitement heureux, si le souvenir d'une personne qu'il avait aimée, et que les plaisirs de la cour n'avaient pu effacer de son ame, ne l'eût encore occupé trop vivement. Il y rêvait sans cesse : il ne put rester plus long-temps à la cour, sans demander au roi la permission d'aller au hameau qui l'avait vu naître. Ce prince la lui accorda, lui permit d'aller de temps à autre y passer quelques jours. Fernand sentit alors qu'il est plus doux de retourner dans un village, où l'on va retrouver ce qu'on aime, que d'aller à la cour, où l'on ne peut trouver, au plus, que la fortune. Il est temps de faire connaître l'objet simple et naïf qui, du sein d'un hameau, régnait encore exclusivement sur un favori de cour.

Le vieillard à qui Gertrude avait confié son fils était le plus honnête homme de ce canton : tous ses voisins le chérissaient, et le prenaient pour arbitre des différends ou querelles qui s'éle-

vaient entr'eux. Il était veuf, et n'avait qu'une fille, nommée Agathe, qu'il élevait dans l'innocence et la vertu. Elle était d'une beauté ravissante, et y joignait ces grâces naturelles, supérieures à la beauté même. Fernand, élevé d'abord avec elle, était du même âge; elle l'appelait son frère, il l'appelait sa sœur. Le goût des jeux de l'enfance les avait d'abord réunis; mais, en grandissant, ils éprouvèrent d'autres impressions. Agathe devenait chaque jour plus rêveuse, plus réservée. Fernand était dans l'usage de lui donner, tous les matins, des fleurs: il n'osait plus les placer sur le sein de celle à qui il les offrait. Elle les recevait, de la main du jeune berger, en rougissant, en baissant les yeux.... Cependant ils se voyaient sans cesse; il fallut bien s'aimer. Ils s'aimèrent effectivement; ils se le dirent. Ils ne connaissaient point l'art de feindre, ni de se tromper; ils ne pensaient point qu'il y eût d'autre bonheur que ce sentiment, ni qu'il y eût de la honte à l'éprouver. Fernand et Agathe s'aimaient tendrement; mais leur amour était aussi pur que leurs ames.

Ce fut dans ces circonstances que Fernand fit l'heureuse rencontre qui opéra sa fortune. La seule envie de faire celle d'Agathe et de son père le détermina à suivre Alphonse. Il n'eût

pas même eu la force d'aller le rejoindre, s'il avait vu, dans ce moment, ceux pour qui il s'immolait de la sorte. Il avait trouvé, à l'entrée du hameau, un de ses camarades : Mon ami, lui dit-il, conduis ce troupeau à Agathe ; dis-lui que Fernand le lui donne ; qu'il se sacrifie pour faire son bonheur et celui de son père ; qu'un grand seigneur doit lui procurer une fortune considérable ; et que, s'il la désire, c'est uniquement pour la partager avec elle. Il embrasse son ami, et le quitte sans attendre sa réponse. Cette absence fut également cruelle pour les deux amans. La douleur d'Agathe aurait beaucoup été allégée, si elle avait pu lire au fond du cœur de Fernand ; si elle avait pu juger de ce qu'il lui en coûtait pour vivre éloigné d'elle.

A peine eut-il obtenu la permission qu'il désirait, que, sans suite, et ne prenant avec lui qu'un domestique, dont il connaissait la discrétion, il vole, avec les ailes de l'amour et de la reconnaissance, vers les lieux qui l'avaient vu naître, et qui renfermaient tout ce qu'il chérissait le plus sur la terre. Agathe, depuis le départ de son amant, était en proie aux plus noirs chagrins : rien ne pouvait l'amuser ni lui plaire. Son père cherchait en vain à la consoler ; il

avait besoin de l'être lui-même. Il aimait Fernand comme il aurait aimé son propre fils, et le regrettait comme si son propre fils lui eût été enlevé.

La triste Agathe commençait à perdre l'espoir de le revoir jamais. Son unique consolation était de garder elle-même le troupeau qu'il lui avait donné. Un jour, qu'il paissait non loin d'elle ; que la brebis chérie reposait à ses côtés ; que les coteaux commençaient à se brunir ; enfin, que le moment de la retraite approchait, Agathe est tirée de sa rêverie par le bruit que font deux chevaux en s'avançant à toute bride vers sa solitude. Elle regarde ; elle croit reconnaître celui dont elle regrète si vivement l'absence. L'éclair ne part pas avec plus de vitesse que Fernand ne descendit de cheval pour se précipiter aux genoux de la bergère. C'est moi, Agathe, lui dit-il ; c'est ton amant ; il te voit... il te serre dans ses bras... il vient te jurer qu'il t'adore... il vient mettre à tes pieds la fortune dont un grand roi l'a daigné combler. Agathe, saisie d'étonnement et de joie, regardait Fernand, et pouvait à peine lui répondre... Ses yeux, où brillait l'amour le plus naïf, étaient les seuls interprètes de tout ce qu'éprouvait son cœur. Ce tendre ravissement de l'ame

ne peut ni s'exprimer, ni se peindre. Fernand, lui dit-elle; enfin, cher amant, tu n'es donc pas infidèle! Je te revois donc aussi tendre qu'Agathe, aussi sensible qu'elle au plaisir de nous revoir! Que les momens passés loin de toi m'ont paru longs et insupportables! Fernand lui raconta tout ce qui s'était passé depuis l'instant de son absence. Il lui apprit le motif de cet éloignement; motif qui n'avait pour but que le bonheur d'Agathe. Elle peut à peine comprendre tout ce qu'elle apprend de la bouche de son amant; mais son élévation, sa fortune présente, tout le bonheur qui l'environne ne le lui rendent point plus cher; il l'eût été également, à son cœur, simple berger. Où est ton père? ajoute Fernand; je meurs d'impatience de le revoir: allons le rejoindre, et fondons nos embrassemens avec les siens. Quelle joie pour ce respectable vieillard, lorsqu'il revoit son pupile! Il mouille ses joues de ses larmes; il le serre contre son sein. . . . il lui donne tous les noms que dicte la tendresse. Fernand lui apprend le changement de son sort, et tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté le hameau. La satisfaction de ce digne père était parfaite. Sa joie était d'autant plus vive, qu'il retrouvait son cher fils d'adoption toujours le même; les

dons de la fortune la plus rapide n'avaient ni changé, ni perverti son cœur. Il était le même pour ceux qu'il avait aimé, qu'il aimait toujours aussi tendrement. Il passa quelques jours dans cet asile délicieux pour lui; mais son devoir le rappelait à la cour. Qu'il est cruel, disait-il à sa chère Agathe, avant que de la quitter de nouveau; qu'il est cruel de s'éloigner de ce que l'on préfère à tout! Je n'ai que trop éprouvé ce tourment; je vais travailler à nous réunir pour toujours. . . . mais je ne le puis sans la permission du roi. Je la lui demanderai. . . . je l'obtiendrai. . . . Je suis bien sûr, ajoute-t-il, en la regardant tendrement, du cœur d'Agathe; mais elle est si belle! . . . . Ah! que je crains que sa beauté ne me fasse, à la cour, bien des rivaux lorsqu'elle y paraîtra. . . . Ne crains jamais de changement de ma part, lui répondit-elle; le cœur de Fernand fera toujours toute ma richesse, et je préférerai le bonheur de lui plaire, d'en être aimée, aux couronnes les plus brillantes qui me seraient offertes. Ils se séparèrent, en se jurant un amour éternel. Le père d'Agathe mêla ses pleurs à celles de ces tendres amans, et souhaita à son cher fils adoptif cette prospérité constante qui se rencontre si rarement dans les cours.